

Créa- tures

Exposition

Contes et légendes de l'Omois
illustrés par

**Fernando
Gonçalvès-Félix**

Mises en couleur
Fabien Montès

**25 oct
8 nov 2025**

Entrée libre
Mercredi - vendredi
Samedi 14h - 17h30

Le Silo U1
Espace d'activités U1
53 rue Paul Doucet
Château-Thierry

artsvisuels@ville-chateau-thierry.fr
09.72.62.37.31



@le.silo.u1



La région de l'Omois (sud de l'Aisne), porte un riche héritage de contes, de légendes et de récits populaires transmis de générations en générations. Située à la croisée des influences des régions traditionnelles de la Champagne, la Brie, la Picardie, le Tardenois et le Valois, elle a vu se tisser au fil des siècles une tradition orale mêlant histoire locale, croyances rurales et merveilleux populaire.

Ces récits naissent souvent autour de lieux marquants : des rochers étranges (Comme à la Hôttée du Diable ou des Géants à Coincy), une bois profond, comme la forêt du Retz, une abbaye comme celle de Notre-Dame de Longpont ou une rivière brumeuse comme l'Ourcq. Ces éléments du paysage deviennent le théâtre d'événements surnaturels ou mystérieux, mettant en scène diables, dames blanches, loups, géants ou objets enchantés. Ils servaient à instruire, effrayer ou distraire, mais aussi à expliquer des phénomènes naturels ou des faits historiques d'une manière symbolique.

La tradition s'est transmise par la mémoire orale, souvent portée par les anciens, puis recueillie à partir du XIX^e siècle dans des ouvrages ou des journaux locaux.

L'exposition que nous vous proposons de découvrir aujourd'hui, réunit les illustrations de l'artiste Castel Fernando Gonçalves-Félix, réalisées sur trois ans en lien avec un travail de mémoire réalisé par le service archéologie de la Ville de Château-Thierry autour de ce patrimoine immatériel.

Nous apprenons alors que notre région est riche en contes et croyances populaires et les fées, les lutins, les géants et autres créatures peuplent nos paysages depuis longtemps pour en souligner toute la singularité. Ils nous permettent de comprendre le monde et nos paysages à travers le merveilleux.

Cette exposition vient, pour ainsi, dire clôturer tout un travail qui sera également mis en valeur à travers la publication d'un recueil et d'un jeu de carte.

**L'Omois est une région naturelle et historique située dans le sud du département de l'Aisne, en région Hauts-de-France. Elle correspond principalement à l'ancien comté de Château-Thierry, dont cette ville reste le centre principal.*

Le mot "Omois" viendrait du latin pagus Otmensis, nom d'un ancien pagus à l'époque carolingienne. Cette région a gardé une forte identité liée à la Champagne, bien qu'elle soit aujourd'hui rattachée aux Hauts-de-France.

La Ville de Château-Thierry s'est tout naturellement tournée vers l'artiste castel Fernando Gonçalves-Félix pour représenter les personnages et créatures recensés par le service d'archéologie. Ancien élève de l'École des Beaux-Arts de Reims, connu pour son style précis, inspiré des gravures anciennes, et pour son attrait pour l'univers fantastique, le choix de cet artiste s'est imposé comme une évidence. Fernando Gonçalves-Félix se définit avant tout comme illustrateur ; il répond régulièrement aux commandes de la maison d'édition La Clef d'Argent lorsqu'il n'illustre pas ses propres rêves torturés. Prennent alors forme des créatures souvent hybrides, parfois décharnées, à mi-chemin entre le fantasme et la réalité.

Pour cette exposition, l'artiste a choisi de présenter ses dessins sous différentes formes. Bien sûr, les originaux et croquis seront visibles, permettant au public de découvrir les étapes de création d'un dessin, qui passent souvent par diverses recherches (postures, expressions, etc.). Seront également exposées des reproductions sous forme de grands papiers peints et de projections animées. Dans une volonté d'offrir au public une expérience immersive, l'artiste a confié l'animation et la colorisation de ses œuvres à Fabien Montès. Les panneaux didactiques créés par le service archéologie, exposés chaque année depuis trois ans lors de la Semaine Hantée, seront également réunis pour la première fois dans un même espace.



Fernando Gonçalves-Félix
Projet pour une frise monumentale
Mise en couleur : Fabien Montès





Fernando Gonçalves-Félix
Loup sorcier
Mise en couleur : Fabien Montès

Dans la campagne picarde, les Loups Sorciers sont de gigantesques loups noirs aux allures étranges qui apparaissent soudainement la nuit. Ils suivent sans relâche les voyageurs solitaires, grognant et montrant leurs crocs comme s'ils voulaient les dévorer. Malgré les tentatives pour leur échapper ou les chasser, ils restent proches, bondissant habilement pour éviter toute attaque. Ces créatures ne peuvent cependant pas entrer dans les villages, offrant un moment de répit aux personnes poursuivies. Mais parfois, elles attendent à la sortie des hameaux pour reprendre la chasse. Bien qu'effrayants, les Loups Sorciers ne sont pas dangereux et il vaut mieux simplement les ignorer si on les croise.

D'après le récit d'Emilien Guilbert, conté en 1881. Littérature orale de la Picardie

Histoire recensée :

« La Bête-à-Chaîne, conte de Mondrepuis »

Clément mordu par Rose noir et transformé en Loup Garou est enchaîné par sa mère tous les soirs. Rose noir le mort car il ne veut pas d'elle et en aime une autre. Il finira par tuer Rose noire sans le savoir en pleine journée alors qu'elle est un loup, en lui tirant une balle entre les deux yeux (la bête à chaîne, conte de Mondrepuis).



Herminette
Fernando Gonçalves-Félix
du croquis au dessin final
Mise en couleur : Fabien Montès



Fernando Gonçalves-Félix
Le Houppeux
Mise en couleur : Fabien Montès

Les Houppeux, aussi appelés Ouyeux en Champagne et dans les Ardennes, sont des lutins nocturnes appartenant à la catégorie des Crieurs. On les rencontre surtout en Picardie et Champagne. De forme humanoïde et vêtus étrangement, ils appellent les voyageurs de nuit sur les chemins, mais sans intention malveillante : ils sont joyeux, inoffensifs et parfois même protecteurs.

Contrairement à d'autres Crieurs qui peuvent vouloir piéger ou effrayer, les Houppeux sont bienveillants. Ils n'apparaissent jamais de jour, mais peuvent participer à des rondes festives nocturnes avec d'autres créatures comme les Felteux ou les Follets. Le lever du jour marque la fin de leurs réjouissances. En Picardie, le terme Houppeux désigne aussi les hiboux et chouettes, dont les cris rappellent leurs appels mystérieux dans la nuit.

Dans notre région riche en couvents et abbayes, **le Diable** est souvent présent dans les légendes, prenant une apparence effrayante avec des sabots fourchus, des cornes et un corps velu. Il propose fréquemment des pactes aux bâtisseurs en difficulté pour achever rapidement leurs travaux, comme à la Hottée du Diable à Coincy, où un maître d'œuvre conclut un pacte pour finir une abbaye avant l'aube ou encore le Pont du Diable, à l'abbaye du Val Secret. Le Diable transporte alors les pierres dans sa hotte, mais il est déjoué par le chant d'un coq et abandonne les pierres sur la route. Une histoire similaire se déroule à Soissons autour du pont Saint-Waast, où un démon réclame en paiement la treizième personne qui passe chaque jour, jusqu'à ce que Saint-Waast le capture dans une tour.

D'après Alexandre Poquet, Les légendes historiques du département de l'Aisne, 1879.



Quelques créatures



Fernando Gonçalves-Félix
Homme Vert
Mise en couleur : Fabien Montès

L'Homme Vert est une figure emblématique de l'imaginaire médiéval en France, souvent représentée dans l'architecture civile et religieuse. Il apparaît sous la forme d'un homme orné de feuillages, symbolisant la nature, le cycle des saisons et le renouveau. Maître de la forêt et des oiseaux, il disparaît en hiver lorsque la nature entre en dormance, puis renaît au printemps. Son cycle rappelle celui du Roi de Chêne et du Roi de Houx, symbolisant la lutte entre l'été et l'hiver. L'Homme Vert est généralement discret envers les humains, mais peut devenir menaçant si on le traite sans respect. L'Église a intégré cette figure dans son imagerie, notamment dans certaines églises comme Saint-Crépin et la chapelle de la Tour Balhan à Château-Thierry.



La licorne, créature emblématique du bestiaire médiéval, est largement présente dans l'imaginaire collectif de toutes les classes sociales, des nobles aux gens du peuple. Décrite comme un cheval blanc aux sabots fendus, à la barbiche de chèvre et à la longue corne torsadée, sa taille varie souvent, pouvant aller jusqu'à celle d'un grand chien. Selon les croyances médiévales, seule une jeune fille vierge peut l'approcher sans danger, les autres risquant une attaque mortelle. Très convoitée pour sa corne réputée capable de guérir tous les poisons, la licorne est chassée à l'aide d'un appât féminin, selon une méthode décrite notamment dans la chanson de geste du comte Thibaut IV de Champagne, où elle est appelée « unicorn », terme encore conservé en anglais aujourd'hui.

Fernando Gonçalves-Félix
Licorne
dessin

La Bête-à-Châine, conte de Mondrepuis

On parle encore à Mondrepuis et dans les alentours de ce brave garçon nommé Clément qui aimait une jeune fille appelée Giselle. Et pourtant, il y a longtemps, puisque c'était aux environs de la guerre de trente ans. A cette époque la région était infestée de loups et la croyance populaire admettait volontiers qu'ils entraient dans le corps de certaines personnes pour mieux assouvir leurs instincts carnassiers. Mais parfois ils y apportaient les germes d'une maladie singulière. Aussi quand un Mondrepuisien mordait un voisin, c'était un loup qui endossait le méfait.

Telle aventure arriva à Clément et cette aventure, la voici.

- Tout à l'heure, après le souper, j'irai voir Giselle, dit-il à sa mère. Je rentrerai peut-être tard, mais sois sans inquiétude, je ne serai pas seul.

La mère de Clément, qu'on désignait ordinairement sous le nom de Louissette, était une brave femme, mais vive comme la poudre. Elle était veuve et elle aimait son fils plus qu'elle-même. Maintenant, elle songeait à le marier puisqu'il le voulait.

Seulement Giselle ne lui plaisait pas ; elle lui préférerait une autre fille, et ce soir-là elle avait dans l'esprit qu'un malheur guettait son enfant. Aussi elle aurait voulu qu'il n'allât pas voir son amie.

- Oh, cette Giselle, soupira-t-elle, si tu pouvais t'en défaire !

- Maman, je l'aime, et je n'ai pas raison de me séparer d'elle, répartit le jeune homme.

- Veux-tu m'écouter ?

- Bien sûr que je veux t'écouter.

- Eh bien, Giselle est pauvre ; en outre elle ne sait que faire de ses dix doigts.

- Oh, maman, si l'on peut dire ! elle file le lin, elle coud, elle repasse, elle cultive son jardin et elle fait la soupe tout comme une ménagère.

- Ta, ta, ta, tout ça c'est des mots. On t'a entortillé. Si tu veux prendre une femme j'y consens, mais...

- Mais...

- Ça te cause de la peine ce que je dis là ; eh bien, je vais te tenir un autre langage et je suis sûre que tu m'écouteras. Il y a Rose-Noire dont les parents sont riches. Ils ont une maison et du bien au soleil. Il ne tient qu'à toi de l'avoir. Elle

m'a parlé de toi. Tu serais heureux car c'est une bonne fille et elle est remplie de qualités.

- Tu connais mal Rose-Noire, maman. Il court des bruits sur son compte qui font que les gars ne veulent pas d'elle. On dit qu'elle a été consulter une sorcière pour se faire aimer et, crois-moi, l'amour qui vient de là, ce n'est pas de l'amour.

Tiens, tiens, tiens ! Clément qui en remontrait à sa mère.

Maman Louissette n'était pas sans trouver la chose étrange.

- Quand je te disais qu'on t'a tourné la tête, dit-elle ; si ce ne sont pas les gens, ce sont les **gobelins**.

- Les gobelins ! Allez-donc ! mais soupçons. Il ne faut pas que Giselle m'attende ; elle Serait ennuyée...Je prendrai une lanterne ; ça chasse les mauvais esprits.

Le souper est terminé, Clément se leva et sortit.

- Après tout, tant pis s'il lui arrive malheur. Il n'aura à s'en prendre qu'à lui-même. Je m'en lave les mains, dit Louissette.

Et elle se mit à pleurer, car si elle avait dit vrai, elle regretterait ses paroles et assurément elle ne s'en laverait pas les mains.

A cinquante pas de là, quelqu'un attendait Clément.

C'était Boncœur, jeune homme comme lui. Il allait du côté où demeurait Giselle, un peu plus loin, chez le père Guillaume, le marchand de chevaux, et à l'aller comme au retour il accompagnerait Clément. Au besoin l'un et l'autre s'assisteraient, en bons camarades.

Le trajet dans la nuit se fit sans encombre : ni feu follet, ni carimaro.

Arrivé devant la demeure de Giselle, là-bas, au-dessus de la petite vallée du Rubiget, Clément passa sa lanterne à Boncœur, convint qu'il attendrait son retour, puis entra.

(...) Lorsqu'une voix cria dehors :

- Hé, Clément, es-tu prêt ?

A la porte l'attendait Boncœur, lequel était monté sur une bête qui tenait du cheval et du mulet. Clément manifesta un grand étonnement.

- Qu'est-ce que cela ? fit-il.

- C'est la bête la plus étrange que l'on ait jamais vue.

Monte derrière moi et tu verras. Le père Guillaume me l'a prêtée pour retourner.

Clément sauta en croupe. La tête s'allongea presque d'un pied, ce qui fit rire tout le monde.

- Mon maître est un homme avisé, dit Boncœur. Comme ça il y a de la place pour plusieurs. Vive Monsieur Guillaume.

- Qu'il soit loué ! dit Clément

La chevauchée reprit.

Mais voilà qu'au bout d'un moment, à l'entrée de la vallée du Rubiget, la bête s'arrêta, flairant quelque chose.

Rose-Noire apparut, sortant d'un petit bouquet d'arbustes.

- Ça tombe bien, fit-elle d'un air enjoué. Il y a de la place pour moi, je pense.

Clément ne dit rien. Il voulait que Boncœur tienne sa langue, mais celui-ci répondit :

- Bien sûr qu'il y a de la place pour toi.

Là-dessus, Rose –Noire fit un bond sur la bête qui s'allongea d'autant. Rose-Noire se laissa aller sur l'épaule droite de Clément et se fit câline. Mais Clément éprouvait une émotion opposée à celle que Rose-Noire pensait lui faire ressentir. Son cœur battait à lui faire mal.

- Clément, tu ne dis rien.

- Tu m'ennuies.

De gentille qu'elle paraissait, Rose-Noire devint lionne. Elle poussa un cri puis, étreignant férocelement Clément de ses bras comme pour paralyser ses mouvements, elle le mordit au cou et lui cracha du sang à la figure. Clément poussa une plainte douloureuse qui retentit dans la nuit comme dans une galerie souterraine.

La bête eut peur et s'arrêta net.

Vite Rose-Noire mit pied à terre et s'éloigna dans la direction de la campagne en disant d'une voix méchante :

- Qu'il se souvienne !

Cependant la bête avait repris sa marche. Quand Clément descendit, il était tout chose. Il semblait aussi manquer de force.

Sa mère, en le voyant avec une tache de sang sur le visage, recula, saisie, et joignit les mains.

- Bonne Sainte Vierge, ayez pitié de lui ! dit-elle

Il garda le silence, mais il roulait les yeux, il tournait la tête, hébété, et un instant il ouvrit la bouche démesurément.

- mère, cria-t-il, éloigne-toi ; je vais te mordre ! Elle comprit. Et ce fut un grand sujet de douleur. Et comme elle ne s'éloignait pas :

- Enchaîne-moi ! lui dit-il.

Et comme elle refusait à l'enchaîner, il fit un pas vers elle, lui montrant les dents, plein d'une joie aveugle et féroce.

Alors, seulement elle s'en fut. Et quand elle reparut, elle avait une chaîne.

Clément tendit les bras, suppliant encore.

Sa mère l'attacha au pied du lit.

Jusqu'à minuit la maison retentit de plaintes, de cris et de hurlements aigus et prolongés qui s'entendaient hors du village, après quoi, Clément ayant recouvré la raison, demanda à être débarrassé de ses liens.

De quel virus avait-il le sang empoisonné ?

- Quelqu'un m'a mordu, dit-il

- Qui ?

Il n'osa pas prononcer le nom de Rose-Noire.

Et comme on craignait un retour fatal de son mal, on ne le questionna pas davantage.

De ce moment, Clément changea d'attitude, de langage, de manières et s'isola du monde. Il cessa même de voir Giselle et par contre il concentra toute sa pensée sur Rose-Noire ; mais ce fut pour la maudire.

Et comme sa mère l'enchaînait, selon l'habitude qu'elle avait prise, il poussait des hurlements qui effrayaient les voisins et faisaient fui les oiseaux. On ne l'appelait plus que la bête-à-chaîne. Et la bête-à-chaîne faisait beaucoup parler d'elle. On en racontait de toute sorte sur son compte. Chacun disait l'avoir vue, l'un sous la forme d'un carimo, l'autre au milieu d'une bande de gobelins.

Le louvetier de l'endroit voulut avoir le cœur net de ces histoires. Il se rendit chez la maman Louisette et il trouva Clément occupé à bêcher, tranquille, dans le jardin de sa Maison.

- Hé ! pensa-t-il, il a bien changé depuis.

Et s'adressant à Clément :

- Veux-tu venir avec moi ?

- Où ? demanda le pauvre garçon.

- A loups.

Clément eut l'air de réfléchir.

- Ça me va, fit-il au bout d'un instant.

Et il planta sa bêche dans la terre.

Un quart d'heure après les deux hommes se dirigeaient vers le bois voisin, au-dessus de la rue Heureuse, où la veille le louvetier avait fait creuser un trou et disposer au fond des quartiers de chairs d'animaux, le tout dissimulé par un

léger banc d'arbustes. Ils étaient armés de couteaux, de crochets et de lourds pistolets. Il faisait froid et il n'était pas rare de voir des loups passer en bande dans la campagne. Mais malgré la terreur que les carnassiers inspiraient, Clément et le louvetier allaient droit au but ; ils ne les craignaient pas. Clément semblait même les rechercher. En entrant dans le bois, il perçut un bruit insolite qui s'élevait des feuillages jaunissants et il en fit la remarque au louvetier. A peine avait-il parlé qu'un loup se montrait. Mais celui-ci en voyant figures humaines ne leur donna pas le temps de le dévisager, il disparut.

Passés quelques instants, un hurlement plaintif retentissait dans le bois. C'était à n'en pas douter, le loup qui s'était bêtement jeté dans la trappe. Le louvetier s'y porta d'un bond. Son compagnon le suivit.

La trappe avait fait son œuvre. Le loup était au fond, et comme son instinct carnassier s'était éveillé à l'odeur de la chair, il mangeait ou plutôt rait.

Clément le considéra un instant, puis il l'abattit d'une balle au front.

- C'est bien, ça ! lui dit le louvetier. Je te conseille d'en faire ton métier. Par le temps qui court, tu ferais fortune.

Mais Clément n'écoutait pas. Il avait la pensée ailleurs : Rose-Noire flottait dans ses esprits.

Cependant l'animal fut tiré du lieu où il gisait, avec un morceau de chair encore pantelante dans sa gueule.

(...)

A ce moment tout le village était en proie à une grande rumeur. Les gens sortaient de chez eux, affolés, levant les bras au ciel et se portaient sur la grand'place. Là, Rose-Noire était étendue, morte, le front troué d'une balle...comme le loup.

Alfred MIGRENNE,
Il était une fois dans la Thiérache

Le Verziau de Gargantua

En de temps-là, les villages étaient dépeuplés à la suite des levées d'hommes que les seigneurs avaient faites pour répondre aux besoins de leurs suzerains en guerre avec le roi. La communauté de Bois-les-Pargny n'eût pas dénombré quinze sujets valides sur quatre-vingts qu'elle comptait ordinairement.

Le fermier Monte-en-bas avait obtenu de rester avec ses chevaux, mais il lui en coûterait cinquante gerbes de froment, livrables dans les greniers du seigneur le jour de l'Assomption, au lever du soleil.

Seulement, la moisson venue, il ne trouva personne pour faucher les blés. Il se serait bien mis à l'œuvre, mais ce n'étaient pas deux bras qu'il fallait, c'étaient trente, au moins, car les champs s'allongeaient dans la campagne, bien loin. Il pensa occuper les femmes, mais elles ne pouvaient y aller que de la faucille, et il estimait que le travail ne serait terminé qu'au mois de décembre seulement. Or, il serait malvenu de couper ses blés en hiver. Il consulta sa moitié.

- Hé ! Philogone, qu'en penses-tu ?

Philogone ne manquait pas de bon sens. Elle répondit :

- Je crains que tu en sois pour tes cinquante gerbes et que tu n'y gagnes rien.

- Alors ?

- Il faudrait trouver un joint.

- Trouve.

- Ça, c'est ton affaire. On est homme ou on ne l'est pas. Moi, j'en ai assez de ma volaille et de mes filles.

Monte-en-bas devint silencieux. Au fond il souffrait, car il prévoyait la ruine et la déconsidération.

Néanmoins Philogone cherchait. Un instant après elle hasarda la proposition suivante :

- Gargantua est un moissonneur qui n'a pas son pareil sous le soleil ; en quatre coups de faux il a abattu son jalois. Il est en ce moment dans la forêt du Nouvion, à la Croix des Veneurs. Il s'essaie à faire des sabots, avec les sabotiers de Saint-Gobain. Si tu l'allais relancer ?

Monte-en-bas trouva l'idée excellente.

- Y-a-t-il loin d'ici à la Croix des Veneurs ? demanda-t-il

- Il faut compter dix lieues.

- Bien ! demain j'y serai.

Le lendemain, en effet, notre homme était à la Croix des Veneurs.

Gargantua occupait une maisonnette que les arbres de la forêt protégeaient contre les coups de vent.

Monte-en-bas entra. Il craignait de voir le toit lui tomber sur la tête, et il avait ouï raconter de si drôles d'histoires sur le compte de gargantua qu'il n'était qu'à moitié rassuré.

Le maître de céans faisait sa sieste...

(...)

En voyant Monte-en-bas, il se leva et lui demanda ce qu'il voulait sur un ton peu engageant.

- Je viens au sujet d'un travail à vous confier, dit le fermier.

- Ah !

- Il s'agit d'une moisson qui exige ordinairement beaucoup de bras, et on m'a dit que vous seul...

- Entendu ! interrompit Gargantua.

- Alors je vous prierai de venir. C'est à Bois-les-Pargny.

- Hum ! y'en a-t-il long ?

- Environ soixante jalois.

- Soixante jalois ! et que pensez-vous me payer pour cette besogne ?

- Je donnerai deux livres du jalois, fauché, lié.

- Deux livres ! c'est maigre. Tenez, ajoutez-y cinq pintes de cidre à chaque repas, et c'est marché conclu.

- A chaque repas, repris Monte-en-bas tout pensif. Mais dites-moi, est-ce que vous en ferez beaucoup ?

- Deux ; un déjeuner et un dîner

Le fermier eut vite calculé qu'il en serait quitte pour dix pintes. C'était peu de chose, en somme. Mais comment son faucheur s'y prendrait pour faire pareille besogne en un jour ? Il fallait qu'il eût le diable au corps ou qu'il fût le diable lui-même. Monte-en-bas en tombait de son haut. Il voulut savoir.

- Tenez, tout mon secret est là, dit Gargantua.

Et il lui montra une énorme borne de grès dont la hauteur dépassait douze pieds, polie en certains endroits et au bas de laquelle était dressée une paire de sabots munie de ressorts. Point n'est besoin de dire que cette borne servait de pierre à aiguiser, propre aux besoins de Gargantua. Il l'appelait son « verziau ». Quant aux sabots on verra de quelle utilité ils étaient.

- C'est bien, fit Monte-en-bas. Alors je compte sur vous.
- C'est convenu. Tenez le huis ouvert demain à six heures du matin ; j'y serai.

De fait, à l'heure indiquée, Gargantua arrivait à Bois-les-Pargny.

Il avait l'air bien drôle, ce grand diable d'homme, avec sa faux sur l'épaule et sa borne attachée au dos. Mais ce qui attirait surtout la curiosité, c'étaient ses sabots à ressorts, ces sabots au moyen desquels il faisait des enjambées mesurant chacune plus de cent pieds. Tous auraient voulu le voir, bien qu'il inspirât quelque terreur aux gens simples et aux enfants. Mais il passait rapide comme le vent.

- Bonjour ! cria-t-il à Monte-en-bas en l'apercevant. Me voilà ! Où sont tes champs Montre-les-moi vite. Je suis pressé. On m'attend à Chatillon-les (Sons pour vider la mare.

- Tout ce que vous voyez là devant vous, de la pointe de vos sabots aux vignes qui commencent à mi-côte, tout cela est à moi, dit Monte-en-bas.

- Allons-y ! fit Gargantua

Et, s'étant débarrassé de son fardeau, il passa et repassa le taillant de sa faux sur son verziau, puis il se mit à la besogne.

Doux Jésus ! onques de leur vie les bonnes gens de Bois-les-pargny ne virent tomber autant d'épis sur leur terroir en si peu de temps. La faux rasait tout, comme si elle passait dans du beurre. Elle aurait coupé des pierres. Les andains se multipliaient et, chose stupéfiante, les javelles se liaient d'elles-mêmes.

- Ah ! si j'avais su, dit Monte-en-bas qui regardait les bras croisés et n'en revenait pas, je ne lui aurais donné qu'une livre le jalois. Il aurait encore gagné une belle journée.

Gargantua lançait son dernier coup de faux. Il poussa un han terrible et significatif que rendit l'écho d'un bois voisin, puis se tournant vers Monte-en-bas, il lui dit :

- Voilà ! ta moisson est faite, fermier de malheur, maintenant acquitte-toi !
- De grand cœur, fit Monte-en-bas, seulement je n'ai pas d'argent sur moi. Vous voudrez bien vous donner la peine de venir à la maison ; du reste le dîner vous y attend.
- Sans doute.

Et voilà nos deux hommes en route. Par égard pour le fermier qui n'aurait pu le suivre,

Gargantua avait laissé ses sabots et sa faux et son verziau, là-bas, au fond du dernier andain, où il les prendrait tout à l'heure en retournant. En moins de quelques minutes, on fut à la maison.

Or, pendant qu'on était à table, Monte-en-bas attira Philogone ns la chambre éloignée et lui suggéra l'idée de s'approprier les sabots et le verziau de Gargantua.

- De cette façon, ajouta-t-il, nous ferons nous-mêmes notre moisson l'an prochain ; nous y gagnerons des deux côtés à la fois.

Philogone approuva ; elle se chargea même du larcin, la coquine. Elle donna congé à son homme et fit appeler Toinette, l'aînée de ses filles.

- Ecoute, Toinette, lui dit-elle de façon persuasive, tu es une bonne fille, et tu l'as prouvé maintes et maintes fois. Aujourd'hui, je vais encore te mettre à l'épreuve. Tu vas aller au Champ de Bataille où Gargantua a fini moisson. Il y a laissé ses sabots ; tu les prendras et tu les cacheras.

Toinette était finaude ; elle comprit ce que sa mère voulait d'elle.

- Je les enterrerai, dit-elle
- C'est ça ! il y a aussi son verziau mais c'est trop lourd. Tu prendras seulement les bretelles de fer qui y sont attachées.
- Entendu ! fit Toinette, je les mettrai avec les sabots.
- Parfait ! après ça, tu sais, s'il enlève son verziau, gargantua, c'est qu'il est plus malin que le diable

Pendant ce complot, Gargantua s'emplissait la panse, assis en face de Monte-en-bas qui en faisait autant. Le dîner était copieux, comme on peut le croire, et il fut lestement enlevé, gargantua ayant hâte de partir. Au dernier coup de fourchette, il se leva. Monte-en-bas lui compta ses cent vingt livres.

- Par où passe-t-on pour aller à Chatillon-les-Sons ? demanda-t-il.
- Ne vous mettez pas en peine, homme du bon dieu, dit Philogone, notre cadette va vous Accompanyer un brin, et elle vous montrera le chemin sur la hauteur.
- Hé ! Tenterise ! appela-t-elle.

Tenterise parut, l'air revêche, froissée de s'entendre appeler ainsi, quand son vrai nom était Hortense.

- Tu vas aller avec ce monsieur ! par-delà le Champ de Bataille, et tu lui montreras la sente

qui mène au grand chemin de Chatillon.

- Oui, maman.

Hélas ! Philogone venait de signer l'arrêt de mort de sa fille Hortense, non que Gargantua attentât à sa vie, mais vous allez voir comme.

D'abord, Gargantua se fâcha en ne voyant plus ses sabots où il les avait laissés, mais ce fut bien pire quand il constata que les bretelles de son verziau avaient disparu de même. Il jura que les gens de Bois-les-Pargny lui revaudraient cela tôt ou tard, mais à aucun prix, dut-il lui coûter une épaule, il ne leur abandonnerait son verziau.

- Petite, dit-il à Hortense, aide-moi à mettre ce machin-là sur mon épaule.

Hortense se cabra sur ses petits membres et aïe donc ! le verziau, il y était. On aurait dit qu'il s'était placé de lui-même.

On imagine difficilement le tableau qu'offrait une pareille masse sur l'épaule d'un homme, si robuste fût-il.

Cependant, Gargantua n'avait pas fait trois pas que...patatras ! le verziau lui glisse de l'épaule et s'abat sur le sol, tout droit. En même temps un grand cri, quelque chose d'inhumain, s'échappait de sa base.

Gargantua recula, épouvanté. Le verziau lui appraissait tout piqueté de sang et une tête était là, qui roulait ses yeux, ouvrait démesurément la bouche. C'était hideux.

- Petite ! petite ! appela-t-il, l'air inquiet. Mais réponds donc ! Ah ! sacrée gamine !

Mais Hortense ne répondait pas.

Alors Gargantua comprit le malheur qui venait d'arriver à la fillette, et deux fois il se frappa poitrine :

- C'est ma faute, c'est ma faute !

Cependant, le cri poussé avait retenti comme le glas dans Bois-les-Pargny, et les femmes effrayées, Toinette en tête, arrivaient de tous les côtés pour gagner le Champ de Bataille, ce que voyant, Gargantua jugea prudent de déguerpir, car après tout, pensa-t-il, sa peau valait bien un verziau.

Lors les femmes devinant qu'il s'était passé quelque chose d'anormal, lui montrèrent le poing en l'insultant. Quelques instants après, elles apprenaient la fin tragique d'Hortense. Ce fut alors bien pis. Elles crurent à un crime abominable et, du fond de leur poitrine, s'échappèrent des cris terrifiants.

Mais c'était Toinette, la pauvre Toinette ! Elle faisait peine à voir. Aucune bonne parole ne pouvait la consoler.

Revenue de la terreur et de l'affolement où l'avait mise la mort de sa sœur, elle jura que

toute petite qu'elle fût, elle dépouillerait Gargantua.

Elle courut aux sabots qu'elle lui avait dérobés. Elle pensait ainsi rattraper le misérable. Mais à peine les eut-elle aux pieds qu'elle sentit une douleur cuisante lui envahir les chairs. Il lui fut impossible de garder.

(...)

Il y a de cela des siècles, paraît-il, et le verziau de gargantua est toujours là, debout, fiché en terre. On dirait un vieux tronc d'arbre. L'histoire rapporte qu'autrefois on y allait en pèlerinage.

Les moissonneurs, à leur tour, voulurent y aiguïser leur faux, mais les esprits infernaux qui habitaient l'endroit, les en empêchèrent.

De nos jours les enfants y affûtent leurs couteaux, défiant d'un air moqueur l'ombre de Gargantua.

Alfred MIGRENNE, *Il était une fois dans la Thiérache*

Références bibliographiques

Alexandre ASSIER, *Légendes, curiosités et traditions de la Champagne et de la Brie*, Paris, 1860.

CARLIER, *Histoire du Duché de Valois*, 1764.

Henri CARNOY, *Littérature orale de la Picardie*, Maisonneuve et Cie éditeurs, Paris, 1883.

Paul CHARDIN, *Revue des traditions populaires*, 1891.

Marcel LEROY, *Contes et légendes de la Forêt de Retz*, 1981.

Georges POMMIER, *La ville de Château-Thierry (ses transformations à travers les âges) : nos vieux murs*, Château-Thierry, 1920.

Alexandre POQUET, *Légendes historiques du département de l'Aisne*, imprimerie H. Jacob et Cie, Laon, 1879.

Créatures

Exposition du 25 octobre au 8 novembre 2025

Entrée libre

Mercredi, vendredi, samedi de 14h à 17h30

Ouverture les autres jours pour les groupes sur rdv (gratuit)

Visites scolaires avec jeux et mallette pédagogique sur rdv (gratuit)

VERNISSAGE

Vendredi 24 octobre 2025 à 18h30

Vernissage ouvert au public, en présence de l'artiste

Lectures de contes proposées par la Médiathèque Jean Macé

ATELIERS PARENTS-ENFANTS

Atelier "Créatures »

Dans le cadre de la semaine hantée à Château-Thierry

Mercredi 29 octobre & Samedi 1er novembre

de 15h à 17h30

En dessin ou en volume créez avec l'artiste Fernando Gonçalves-Félix
votre propre créature ...

Gratuit à partir de 6 ans

sur inscription : artsvisuels@ville-chateau-thierry.fr

06.01.84.25.37

JEU DE CARTES

Jouez avec les créatures

Samedi 8 novembre

De 15h à 17h30

À l'occasion de l'exposition Créatures, venez testez en avant-première
le prototype du jeu de cartes inspiré du travail de Fernando Gonçalves-Félix.

Gratuit à partir de 7 ans

sur inscription : artsvisuels@ville-chateau-thierry.fr

06.01.84.25.37



Le Silo U1

Espace d'Activités U1

53, rue Paul Doucet
02400 Château-Thierry

09.72.62.37.310

06.01.84.25.37

Infos et réservations :

[artsvisuels\[a\]ville-chateau-thierry.fr](mailto:artsvisuels[a]ville-chateau-thierry.fr)

Le Silo U1 est une structure municipale implantée dans l'ancienne usine à biscuits Belin, née il y a plus de 80 ans. Cet espace de près de 500m² soutient la création contemporaine en proposant des résidences de création qui permettront ensuite la programmation d'expositions réfléchies en fonction des espaces atypiques et démesurés du silo.

Les expositions sont ouvertes gratuitement conformément à une politique d'accès facilité à la culture et s'accompagnent d'ateliers de médiation toujours dans cet objectif de permettre à tous les publics de s'approprier les formes de l'art contemporain.